KARL SCHÖNHERR

LE DIABLE FAIT FEMME

(Der Weibsteufel)

Traduction de
Lucile Vuillemin

Répertoire Germanique

EDITIONS DU BRIGADIER

Nous sommes vers 1910, dans une maison isolée des Alpes autrichiennes qui sert de repaire à un chef de contrebandiers. Le commandant des gardes-frontières a missionné un jeune chasseur alpin pour séduire l'épouse du contrebandier, afin de pouvoir enfin l'arrêter. Mais le trafiquant, qui a eu vent de la manœuvre, incite à son tour son épouse à séduire le chasseur. D'abord manipulée par les deux hommes et objet de leur affrontement à distance, la jeune femme va progressivement découvrir sa puissance, jusqu'à devenir, pour les deux hommes qui pensaient se jouer d'elle, « le diable fait femme ».

Cette pièce, écrite en 1914, est très connue et très souvent jouée en Allemagne et en Autriche. Elle a été présentée en France en 2013, en allemand surtitré, à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, dans une mise en scène de Martin Kušej, avec Birgit Minichmayr dans le rôle-titre. Elle avait alors rencontré un succès critique et public unanime. *Le Diable Fait Femme* est publié ici pour la première fois en français.

Karl Schönherr (1867-1943) est, comme Arthur Schnitzler, un médecin et écrivain autrichien. Il est célèbre dans les pays de langue allemande pour ses pièces ancrées dans le terroir rural, écrites dans une langue rêche, proche du parler paysan, et donc difficile à traduire. Ses drames, loin de tout folklore, ont une puissance mythique et une résonance universelle, à l'image de ceux de Strindberg ou de Wedekind, ses contemporains.

Prix : 13,00 €
ISBN : 978-2-494702-24-0

9 782494 702240

EDITIONS DU BRIGADIER

Personnages

L'Homme, un contrebandier

La Femme, sa jeune épouse

Le Chasseur, un jeune chasseur garde-frontière

Lieu

Une ferme isolée dans les Alpes autrichiennes, près d'une frontière.

Acte I

L'Homme et la Femme sont assis à table. Deux verres de vin sont posés devant eux. L'Homme est encore jeune mais souffreteux et fragile ; les cheveux duveteux et clairsemés, tirant sur le roux.

L'Homme, *se levant et prenant son verre à la main ; il sourit.* — Femme. Tu sais quel jour on est aujourd'hui ?

La Femme. — Il y a six ans aujourd'hui, on s'est mariés.

L'Homme. — Trinque avec moi. *(Ils trinquent.)* Excellente santé à toi !

La Femme, *le regardant dans les yeux*. — Et à toi donc !

Ils vident leurs verres et s'embrassent sur la joue.

L'Homme, *joyeux.* — Et maintenant dis-moi : est-ce qu'on s'est disputés une seule fois en six ans ?

La Femme. — On s'est toujours bien entendus. Je me rappelle pas qu'on se soit disputés.

Elle enlève les verres vides de la table.

L'Homme, *s'asseyant et riant.* — Ah, je peux pas m'empêcher de rire quand je repense comme les gens ont cancané. Tu devais pas me prendre, ils ont dit. Et mes propres frères qui se sont moqués et ont ri : un gringalet si faiblard, prendre femme en plus de ça. Ça va mal tourner. *(Dédaigneux.)* Et ils sont passés où maintenant, les prophètes de malheur, les oiseaux de mauvais augure ?

La Femme, *avec tendresse et simplicité.* — C'est justement parce que tu es fragile... j'ai bien vu qu'il te fallait quelqu'un... et que ça pouvait avoir de l'importance pour toi. C'est justement pour cette raison-là que je t'ai pris. *(Un temps.)* Tu sais, je t'ai pris comme un enfant qui a besoin d'aide, qu'il faut garder, dont il faut s'occuper et prendre soin.

L'Homme, *silencieux, pensif.* — Oui ; depuis tout p'tit, j'ai toujours eu la santé fragile. *(Il regarde le portrait de sa mère au mur.)* Hein, maman. *(Un temps.)* Mais à la place, je suis rusé. *(Il se lève et verrouille la porte de l'intérieur.)* Ferme le rideau. *(Tandis que la Femme s'exécute, il tire son couteau pointu de sa poche arrière, et avec la pointe, il soulève une lame de plancher. Du plancher ouvert, il extrait une étoffe de soie et de la dentelle enroulées dans du papier ; il les étend sur la table devant la Femme. Joyeux.)* Alors, qu'est-ce que t'en dis ? Elles sont pour toi. Regarde-moi ça.

La Femme, *pleine de joie.* — Ah, quelle splendeur ! Les fines dentelles et la soie.

Elle prend la soie et s'en fait un tablier.

L'Homme, *observant sa femme faire avec satisfaction ; pour lui-même.* — Elle est en joie, la petite. *(Un temps. À sa femme :)* Eh oui. Les biens de contrebande sont d'une grande finesse. Et ils rapportent de l'or ! *(Il sort de la commode une grosse bourse de cuir et en extrait de grandes pièces d'or, qu'il dépose tour à tour sur la table, les alignant avec délectation.)* Là ; et là ; et là ; et là ; je pourrais paver toute la table de ducats d'or. Tout est pour toi.

La Femme, *saisissant son bras ; les yeux brillants*. — Si nous avons un jour la belle maison sur la Grand Place ; avec le grand portail et les arcs de fenêtre peints ; le dimanche, je me rendrai à l'église avec ma dentelle et mon jupon de soie. Ah.

L'Homme. — Alors toutes les personnes derrière nous en resteront bouche bée !

La Femme, *soupesant la bourse de cuir dans sa main.* — Il manque encore combien pour la maison ?

L'Homme, *remettant les pièces d'or dans la bourse*. — Il ne manque pas beaucoup. Encore quelques bons chargements et le compte y sera.

Il place la bourse dans la commode qu'il referme.

La Femme, *repliant l'étoffe de soie et la dentelle avec précaution.* — Y a pas eu de nouvelles marchandises de contrebande cette nuit ?

L'Homme, *hochant la tête.* — Elles sont à la cave, sous le double fond. *(Il aide la Femme à lisser la dentelle.)* Mais on ne peut plus rien transférer ; plus rien échanger contre de l'or ; le nouveau chasseur garde-frontière a des yeux qui percent le bois et les murs.

La Femme, *ayant de nouveau enveloppé la dentelle et l'étoffe de soie dans le papier.* — Il fait la ronde jour et nuit ?

L'Homme. — Comme ça. Maintenant remets-le à l'intérieur. *(La Femme place le paquet dans le plancher ouvert. L'homme repose le morceau de plancher sur l'ouverture.)* Et les contrebandiers ne veulent plus se risquer à rien ; ils disent que c'est facile pour moi, le receleur, de rester à la chaleur du fourneau ; alors qu'eux font le sale boulot. Ils disent que le nouveau chasseur n'a aucune pitié. Il frappe fort et ne se laisse pas corrompre.

La Femme. — Il va finir par nous attraper nous aussi.

L'Homme, *se relevant et piétinant fermement la lame de plancher remise en place. Puis entraînant la Femme vers un coffre ancien, grand et spacieux.* — Dis-moi maintenant : depuis qu'on est mari et femme, tu gardes ce coffre fermé ; personne ne sait ce qui s'y trouve.

La Femme, *le coupant abruptement.* — C'est bien comme ça. Laisse mon coffre en paix.

L'Homme. — Mais les chasseurs vont se lancer à nos trousses.

La Femme. — Comment ça ?

L'Homme. — Tous les valets de ferme et les servantes qui sont déjà venus chez nous parlent à tout-va du coffre dans le village ; ils disent qu'un secret est caché à l'intérieur. Évidemment, les chasseurs tendent l'oreille. *(Un temps.)* Ils ont encore mijoté un nouveau plan contre moi.

La Femme. — Quoi encore ?

L'Homme. — Parce que je suis trop rusé pour eux et qu'avec moi, ça ne fonctionne pas. Alors maintenant, ils veulent essayer avec toi.

La Femme. — Avec moi ?

L'Homme. — Oui, avec toi. Contre moi. Je le sais d'un homme qui y était en personne. Avec une pièce d'or, je l'ai fait parler. *(Il s'assoit sur le coffre et attire la Femme à lui. Un temps.)* Alors, hier, le commandant a rameuté tous les chasseurs et a dit : « il n'y a donc personne ici qui puisse enfin me capturer Maître Renard là-haut une bonne fois pour toutes ? » (C'est comme ça qu'ils m'appellent.) Alors les chasseurs ont répondu : « On fait ce qu'on peut, mais avec lui, ça ne fonctionne pas. ». Alors le commandant a dit : « On me dit qu'il a un petit bijou de femme innocente à la maison. Un don du ciel ! Et vous chasseurs, tous des petits gars fringants. Ben alors. Pourquoi personne ne va lui tourner autour, pour qu'elle s'amourache un peu ? L'oie blanche ! Jusqu'à ce qu'elle commence à roucouler. *(La Femme se lève.)* Une femme pareille mange rapidement dans la main d'un jeune homme ; on obtient toutes les informations qu'on veut. Alors : qui ose ? ». Mais on entendait voler les mouches dans le poste de garde ; personne ne bougeait.

La Femme. — Beurk, beurk ! C'est-y pas un affront et une honte que de regarder une femme ainsi ? Je veux bien croire qu'en parlant comme ça, il ne trouvera aucun volontaire. Il devrait avoir honte jusqu'à la moelle.

L'Homme, *silencieux*. — Attends. C'est pas fini. *(Il poursuit.)* Comme le commandant voit que personne ne veut s'y coller, il rajoute encore quelque chose : « Chasseurs », il dit « celui qui attrape le lascar là-haut, et qui peut apporter la preuve de son recel, il sera promu. Il aura droit à son étoile. Alors, toujours personne ? » *(Un temps.)* Alors, l'un d'eux avance et crie : « Ici ! ».

La Femme. — Qui ?

L'Homme. — Le nouveau chasseur. Alors le chef lui a demandé : « Dis-moi, chasseur. Toi qui es dans la fleur de ta jeunesse, es-tu déjà expérimenté avec les femmes ? » Alors il a répondu : « Je n'ai encore eu affaire à aucune d'entre elles ; mais flatter une petite femme comme celle-là, ça doit pas être bien difficile. Et puis, une promotion, c'est bon à prendre. »

La Femme. — La canaille.